



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Non, nous ne sommes pas des chasseurs d'images; nous ne partons jamais systématiquement, à la recherche du document rare et moins encore nous parlons avec d'exclusifs soucis d'esthètes.

Simplement, nous allons vers la vie et comme elle est diverse, somptueuse et quelquefois, exceptionnelle, nous ne rentrons jamais les mains vides, mais au contraire, les bras chargés de tant de richesses que, pour finir, il nous arrive d'en méconnaître le prix. Sans le vouloir, souvent, nous laissons glisser entre nos doigts le joyau rare qui se trouvait mêlé à la quotidienne récolte, comme l'or vif au minéral. La récolte, c'est notre part à tous; le joyau n'est la récompense que de quelques-uns. Pourrait-il se faire, un jour, que ces quelques-uns deviennent le grand nombre, sans recherche, sans effort, simplement par une toute naturelle compréhension ?

« Quand mes élèves lisent leur texte libre, le matin, nous sommes toujours embarrassés pour choisir. Tous les récits ont, en eux, des qualités diverses mêlées à des insuffisances, mais, en apparence, aucun n'attire d'emblée les suffrages pour si désintéressés et impartiaux que ces suffrages soient. Moi-même, je suis hésitante et perplexe et, faute de savoir choisir mieux que les enfants, je préfère m'abstenir dans le débat. A mon sens, sauf quelques exceptions, tous les textes se valent : ils sont honnêtes sans plus et, d'un bout de l'année à l'autre, nous ne rencontrons jamais de chefs-d'œuvre comme vous nous en citez parfois en exemple. Pourtant, ma classe est vivante, mes enfants spontanés et confiants. Je me demande alors, si ce n'est pas la maîtresse qui ne vaut rien puisqu'elle ne sait pas découvrir le document précieux qui deviendrait l'œuvre d'art qui récompense de tout. Je dis cela très sérieusement, car mes élèves, pour leur part, ne me paraissent pas plus banals que la majorité des enfants et peut-être seraient-ils meilleurs que quelques-uns de leurs correspondants. Sans doute y a-t-il là un vice qui tient à l'éducatrice et c'est fort regrettable. »

Pécher par excès d'humilité vise à vis de l'enfant n'est pas un signe de débilite professionnelle, au contraire, c'est dépasser la conception primaire du Maître assis en chaire dominant de haut sa classe, donnant des ordres sans appel. C'est surtout mettre l'œuvre enfantine à l'abri des interventions brutales, des corrections arbitraires qui rendent l'en-

fant hésitant, timide et ruinent sa personnalité.

Il vaut mieux, nous l'avons dit déjà, rester sur une prudente expectative que de piétiner les plates-bandes où fleurissent les pensées naïves et poétiques de nos enfants. Rester humble, c'est aussi ouvrir son cœur à toute l'expérience enfantine et conserver la chance d'en découvrir les vraies valeurs. Et dans cette attitude d'attente, le vrai maître ne peut jamais devenir pessimiste, douter de la beauté de sa mission et désespérer de l'avenir. Cette attitude de confiance attentive et militante, c'est la meilleure condition de l'éducateur.

Eh! bien, approchons-nous de la pensée de l'enfant et laissons-nous guider par lui.

Hier soir, en revenant du lait, j'ai eu peur.

Il faisait déjà nuit et il n'y avait personne sur la route. Je marchais vite et je faisais attention à ne pas renverser mon bidon.

En arrivant aux quatre chemins, j'ai entendu du bruit dans les buissons. J'entendais parler quelqu'un. C'était le cantonnier qui arrangeait sa bicyclette. Il était accroupi devant son vélo et je ne l'avais pas vu.

Je suis parti bien vite en courant ; il me semblait que j'avais vu le diable.

JACQUES C., 12 ans $\frac{1}{2}$.

C'est là ce qu'on appelle un honnête devoir, pour gens étrangers à la tendance journalistique. Le récit est naturel, sans fioritures et dit bien ce qu'il veut dire. Notre jeune institutrice en sent tout de même les faiblesses :

« Evidemment, dit-elle, ça manque d'émotion, ça n'est pas dramatique. J'aurais dû faire préciser par des détails la peur de l'enfant dans la nuit, mais, alors, le texte aurait été trop long, il aurait fallu mettre une suite au lendemain et, le lendemain, l'intérêt sûrement aurait disparu. C'est cette subordination du texte à l'horaire qui est trop souvent cause de nos insuccès, mais nous ne pouvons guère faire autrement et empiéter sur la leçon de calcul qui suit. D'ailleurs, quelques précisions surajoutées ajouteraient-elles à la valeur réelle du texte ? J'ai bien peur que, voulant parachever le récit, nous tombions dans la banalité, car toutes les peurs se ressemblent. »

« Toutes les peurs se ressemblent ! »

Notre jeune pédagogue a encore dans sa mémoire la description classique de la peur, émotion type donnée en cours de psychologie à l'École Normale. Le savoir livresque lui

cache l'instant de vie, elle se souvient, oui, mais elle ne voit, elle ne sent pas. Le résumé de psychologie a supplanté la réalité vivante et fait ici de l'éducatrice, une primaire s'arrêtant à la chose apprise, au livre tabou, au conformisme des scoliastes. Qu'avec plus de désinvolture et de hauteur, notre Marie Mauron prenait, en face du docte savoir, ses responsabilités de bergère :

« O mânes de Marie du Calanc, quelle patience ont ces faiseurs de statistique, mais quels chiffres humiliants pour nous ! Comment eussions-nous trouvé tant de feuilles de lierre à faire engloutir à nos biques, tant de kilos de bons pâturages, tant de trèfles pour la vitamine D ? Sans doute, nos bêtes rentraient, la panse assez pleine, puisqu'elles étaient magnifiques, mais « remplies à bloc » — non : pas plus que nous, gens de même colline, après avoir brouté nos olives ou nos poivrons, le fromage, les figues sèches, les amandes de notre carnier... Seulement, nous avions elles et nous, plus que notre compte de lumière solaire et d'ultra-violet sans écran, flèches qui nous criblaient jusqu'au travers du pin, du chêne sous lesquels nous nous entassions. Et plus que notre compte de cet exercice naturel exigé par notre nature bohémienne, de vent qui force à respirer plus large un air plus pur, de vitamines, sauf la spécifique des trèfles cultivés dont nous ne pouvions que rêver sans même l'espoir d'en chiper « la largeur de nos langues » « en un pré de moines passant » puisqu'il n'y eut jamais dans la colline pré de moine ou de laïc. »

Vous comprenez, n'est-ce pas, avec quelle aisance on passe par dessus statistiques et nomenclatures quand on touche de tout son être le fleuve de vie ! Et vous comprenez aussi que la malice et l'ironie sont les armes des dieux avec lesquelles, comme ça, en jouant, on renverse d'un souffle les plus doctes obstacles, et c'est dans cette passe d'armes spirituelle que réside pour nous, ici, l'enseignement de Marie Mauron.

La vitamine D, c'est comme la peur, elle est la même pour tout le monde, mais ce qui est nouveau, c'est la façon d'en faire provision. Cette manière humoristique, persiflouse d'aborder l'obstacle, c'était la tournure à donner à notre texte libre qui, de banal, serait devenu brillant, littéraire et original plus que nous ne saurions l'espérer.

Nuit, nuit épaisse, on la couperait avec un couteau !

Oui, ça y est, cette ombre noire, là-bas, a bondi sur la route... Ne lève-t-elle pas les bras ? Mais si, elle s'agite et ne dirait-on pas ? la voilà qui s'avance vers moi !... Mimile, tu es perdu ! Tu es mort et enterré, tu es... Ah ! mais non, bêta, ce n'est que le petit chêne de la haie où tu viens attacher la chèvre ! Allons, reprends

ton souffle, Mimile, tricote des jambes et prends le tournant au galop...

Et, plus mort que vivant, je rentre à la maison. EMILE B., 13 ans.

Ce texte a-t-il la longueur requise pour garnir les 10 composteurs fatidiques de la journée ? Peut-être oui, peut-être non ; là n'est pas le point intéressant pour nous et plaignons les pauvres maîtres qui se rendent à ce point prisonniers d'une technique mécanisée comme le mauvais croyant accroché sa foi à une quelconque prière, marmotée du bout des lèvres. Dépasant les exigences de la narration classique, scolastique avec entrée en matière, action et dénouement, dépassant les limites de la page, le nombre de composteurs, toutes données étrangères à l'aventure, le Maître a saisi l'instant de vie le plus pathétique et, sans préambule, a laissé Mimile se débattre avec « son génie ». Car, sans euphémisme exagéré, il y a ici une sorte de génie à user des armes spirituelles que Marie Mauron vient à peine de nous abandonner pour atteindre en plein cœur cette ridicule baudruche qu'est toujours une peur.

La peur est la même pour tous ? Que non pas et méfions-nous des lieux communs que le primaire installe prématurément dans sa propre pensée car, pour finir, c'est l'enfant qui est appelé à en faire les frais.

« Alors, nous demande notre institutrice, qui sent un besoin impérieux de se dégager de la gangue primaire, alors dans ce cas précis, qu'auriez-vous fait, vous qui avez une si grande expérience du texte libre ? »

Il m'arrive quelquefois de récuser l'expérience, car elle est trop souvent l'ornière où l'on s'enlise ou la rampe dont on finit par faire un garde-fou. Non, dans le texte libre, d'avance, je récuse l'expérience et je prends la main de l'enfant.

Jacques lit son texte et sa physionomie traduit naturellement le piquant de l'aventure : il sourit tout en lisant, car on sourit toujours de ses propres peurs, du moins de celles qui n'ont rien à voir avec la méchanceté des hommes où la dureté implacable des éléments.

— Raconte-moi, Jacques, raconte-nous cette grande peur !

Et Jacques raconte, et tout le monde rit. Le fait personnel devient un fait social et l'instant de vie se dégage de lui-même, s'impose et décide de l'expression et de la longueur du texte. Inévitablement, ici, le récit aurait été trop long, pour une page quotidienne il aurait été certainement difficile d'en amputer une partie, car, pour ainsi dire, les trois instants de l'aventure sont indissolublement liés :

1° La route est déserte.

2° Jacques entend une voix. Il a peur.

3° C'était le cantonnier.

Allons-nous faire trois textes et tenir en

haleine toute une classe sur un événement qui n'a eu que la faveur d'un moment, comme en ont tous les bons mots ou les bonnes histoires ? Ce serait une erreur. Alors que faire ?

C'est dans nos hésitations qu'une fois encore nous montrons le bout de l'oreille ! Que faire ? Mais aller vers la vie, consommer la peur de Jacques jusqu'au bout, l'exalter, la rendre folle et lui donner l'ampleur qu'elle mérite.

Ici, le maître est comédien tout comme l'enfant et tous les moyens d'expression sont à sa portée. Pourquoi n'improviserions-nous pas la peur en jeu dramatique tout en transcrivant hâtivement le texte jeté au vol par l'enfant ? Quelle vie alors dans la classe et pour votre expérience théâtrale, quelle aubaine ! Je ne parle pas de ce qu'y gagnerait notre *Gerbe* si le texte transcrit par le maître était illustré de fantastiques fantômes en ombres chinoises qui ajouteraient au document psychologique et humain, le prix inestimable du dessin improvisé puisé aux sources vives de l'émotion.

Comprenons pourquoi nous sommes pauvres dans nos textes du jour, dans nos documents, dans notre littérature quand, d'avance, nous limitons la vie par d'arbitraires frontières de temps, de mise en page ou de composteurs à aligner.

— Bien, diront bon nombre de camarades, mais alors, ce jour-là, où l'aventure vaut la peine d'être contée, on n'imprime pas ? Et l'exploitation du texte ? Et le centre d'intérêt ? Et la page pour les correspondants ?

Autant que possible, dans une classe vivante, passionnée de travail souvent et qui a du souffle, il faut éviter de compartimenter outrageusement les diverses disciplines et les horaires. Il y a temps pour tout dans une classe bien organisée et accidentellement, pourvu que la journée soit bien remplie, il n'y a aucune espèce d'inconvénient à composer et à imprimer à une heure différente de celle qui est prévue dans l'emploi du temps. Je ne crois pas qu'un inspecteur primaire compréhensif puisse faire des objections majeures à quelques petits « chambardements » dans la succession des exercices si, pour finir, l'Ecole y gagne. Le travail en équipe permet d'ailleurs tant de souplesse dans le travail que l'on peut sans inconvénient aller vers la vie enrichissante.

Les jours où la classe est prise par un texte intéressant on se contente d'imprimer un passage suggestif de quelques lignes et l'on fait un beau lino pour parachever la page. Ainsi, sans nul doute, a été retenu le texte de Mimile que nous venons de citer.

Et on n'oublie pas, bien sûr, d'adresser la totalité du récit illustré à la *Gerbe*, qui s'en trouvera embellie.

Encore et toujours, allons vers la vie.

(à suivre.)

Eise FREINET.